

estudios de dialectología
norteafricana y andalusí
13 (2009), pp. 153-172

**COMMENT DES (JEUNES) FEMMES MAROCAINES PARLENT « MASCULIN » :
TENTATIVE DE DÉFINITION SOCIOLINGUISTIQUE**

HOW DO MOROCCAN (YOUNG) WOMEN TALK « MASCULINE » :
TRY FOR A SOCIOLINGUISTIC DEFINITION

ALEXANDRINE BARONTINI / KARIMA ZIAMARI*

Abstract

The study aims to present a sociolinguistic approach to the “masculine” way of talk of Moroccan women. The data corresponds to 3h. 39 min. recorded in two different settings: the first one is an interview of a rural woman (around 45 years), the second presents young urban girls (17 to 20 years). All the informants (6) live in Meknes or in a village near Meknes. The masculine way of talk obeys to two different strategies: as for the rural woman, it is vital to talk like a man because of the rudeness of the environment she works in. The young informants show off their masculine way of talk like a trendy group practice.

Resumen

Este estudio presenta una aproximación al habla “masculina” de mujeres marroquíes. Los datos corresponden a 3 h. 39 min. grabados en dos marcos diferentes: el primero es una entrevista a una mujer rural (unos 45 años), el segundo refleja jóvenes urbanas (17 a 20 años). Todas las informantes (6) residen en Mequínez o en un pueblo cercano. El habla masculina obedece a dos estrategias diferentes: para las mujeres rurales es vital hablar como los hombres debido a la rudeza del medio en el que trabajan. Para las informantes jóvenes, alardear de su habla masculina es una práctica de moda en su grupo.

Keywords : gender, masculine /feminine talk, Moroccan Arabic.

Palabras clave: género, habla masculina / femenina, árabe marroquí.

Introduction

L'idée de travailler sur le parler « masculin¹ » nous est venue de l'observation directe de ce phénomène auprès de nos informatrices. Ce qui nous a d'abord intéressé-

* Alexandrine Barontini : Inalco / Lacnad-Paris, Université de Provence Aix Marseille 1 / Iremam.

E-mail : alexandrine.barontini@laposte.net

Karima Ziamari : Inalco / Lacnad-Paris, FSDM-Fès.

E-mail : karima_ziamari@yahoo.fr

¹ Ce sont les informatrices elles-mêmes qui nomment ainsi cette pratique.

es c'est l'approche en termes de pratiques langagières qui à la fois transgressent et confirment l'*ordre genré établi*².

Ici ce sont des femmes et jeunes filles, conscientes des différences de registres linguistiques basés sur le genre ou présumés véhiculer les différences de genre, et qui s'approprient un certain langage des (jeunes) hommes. Nous verrons qu'en fonction du profil sociolinguistique de ces femmes les pratiques langagières de ce type diffèrent, dans leur contexte d'énonciation comme dans leurs fins. Il s'agit d'une étude de cas, qui n'aura pas valeur de généralité, mais traduit une tendance que nous observons actuellement dans la société marocaine.

Le but de cet article sera d'aborder le positionnement de ces femmes vis-à-vis des rôles sociaux et langagiers associés aux hommes et aux femmes dans la société marocaine actuelle, et ce, à travers des conversations où elles usent de leur parler « masculin » et des entretiens à ce sujet. Nous tenterons, ce faisant, de cerner les contours linguistiques de ce parler « masculin ».

Nous commencerons par un rapide cadrage théorique à partir d'autres travaux publiés sur le genre, afin de nous situer dans ce champ. Nous présenterons ensuite les informatrices et le corpus étudié ainsi que les conditions de recueil de celui-ci. Puis, nous aborderons les représentations des informatrices, à travers leur propre définition du langage « masculin », ainsi que leurs pratiques de celui-ci, à travers des extraits des conversations enregistrées.

1. Cadrage théorique

1.1. La question du genre³ dans le langage

Le genre est profondément incrusté dans nos pratiques sociales ainsi que dans notre compréhension de nous-mêmes et des autres⁴. Ce n'est pas du tout une affaire individuelle, mais une affaire collective liant l'individu à l'ordre social (Eckert and McConnell-Ginet, 2003, p. 31).

Les différences éventuelles dans le langage en fonction du genre sont construites socialement et le genre s'accomplit, s'affirme en discours. Cependant le genre n'est pas réductible à deux catégories sociales séparées et homogènes : les locuteurs

² « Alors que pendant très longtemps, l'étude du genre en rapport à la langue était monopolisée par des travaux fondés sur la différence sexuelle de la langue, reconnaissant d'une part un parler féminin et un parler masculin. » (Houdebine-Gravaud, 2003, p. 41)

³ Nous n'emploierons ici que le terme de genre, laissant de côté la distinction souvent présentée entre sexe et genre. Nous renvoyons sur cette question à E. Dorlin (2008, pp. 33-54) Elle y présente un historique critique de l'émergence scientifique du concept de genre, de la distinction entre sexe et genre, qui a marqué « l'émergence du concept de genre dans la théorie féministe » (*Ibid.*, p. 38) ; mais cette distinction a amené les recherches à négliger, pour un temps, celle « entre "sexuation" et "sexe", entre un processus biologique et sa réduction catégorielle aux sexes "mâle", "femelle", laquelle consiste en la naturalisation d'un rapport social. » (*Ibid.*, p.40).

⁴ « We do not know how to interact with another human being (or often members of other species), or how to judge them and talk about them, unless we can attribute a gender to them. Gender is so deeply engrained in our social practice, in our understanding of ourselves and of others, that we almost cannot put one foot in front of the other without taking gender into consideration. » (Eckert and McConnell-Ginet, 2003, p. 17).

hommes ou femmes peuvent différer dans leurs pratiques langagières de multiples manières mais il existe aussi beaucoup de pratiques communes, convergentes. Il n'existe pas non plus de masculinité ou de féminité unique et univoque, ce sont des concepts relationnels et dynamiques : ils s'accomplissent en interaction (Eckert and McConnell-Ginet, 2003, pp. 47-48).

S. Günthner, dans un article intitulé « Male-female speaking practices across cultures », en donne la définition suivante (1996, p.448)⁵ :

« Le "genre" n'est pas un fait donné mais nous sommes constamment en train de reproduire et de confirmer nos identités de genre dans nos activités de tous les jours ; c'est-à-dire que nous "faisons/produisons du genre" ["doing gender" emprunté à West et Zimmerman 1987⁶]. Les différences supposées "naturelles" de genre sont activement confirmées et reconstruites par l'organisation sociale de notre société, au moyen de l'ordre symbolique et par les manières quotidiennes d'interagir et sont par conséquent des représentations des présupposés et des attentes culturelles (Goffman, 1977) (...) Le "genre" est un des facteurs de "contexte" qu'une personne amène en interaction et qui peut être rendu pertinent comme une réussite interactive au moyen de certaines actions verbales et non-verbales. »

Ainsi, le genre est construit localement et interagit avec la culture, la classe sociale, la sexualité, l'âge, etc. C'est une élaboration sociale (Eckert and McConnell-Ginet, 2003, p. 10), une part de notre construction identitaire et culturelle, celles-ci présentant toujours de multiples facettes⁷. Il faut ainsi prendre en compte la diversité des répertoires à la disposition d'une personne et la diversité des situations d'interactions.

Il faut enfin tenir compte de variables sociales qui seront pertinentes vis-à-vis de la société dans laquelle s'inscrit toute recherche, comme par exemple celles que souligne F. Sadiqi (2003, p. 203) pour des informateurs/trices marocain-e-s : urbain/rural, riche/pauvre, instruit/non-instruit, actif/inactif, plurilingue/monolingue, marié/non-marié...

⁵ « "Gender" is not a given fact, but we are routinely reproducing and confirming our gendered identities in our everyday activities ; i.e. we are "doing gender" (West - Zimmerman 1987). The supposedly "natural" gender differences are actively confirmed and reconstructed by the social organization of our society, by means of the symbolic order and by everyday ways of interacting and are thus representations of cultural assumptions and expectations (Goffman 1977). (...) "Gender" is one of the "context" factors a person brings into an interaction which can be made relevant as an interactive achievement by means of certain verbal and non-verbal actions. [note : Kessler - McKenna (1978)] ».

⁶ « Gender is not something we are born with, and not something we *have*, but something we do (West and Zimmerman 1987) – something we perform (Butler 1990) » (Eckert and McConnell-Ginet, 2003, p. 10).

⁷ « (...) Individuals in complex societies are always part of various "cultures" (such as, East German, female, academic, middle aged, heterosexual, feminist etc.) and according to the particular context, certain cultural identities may be foregrounded. In this perspective, the study of language or speaking practices and gender is part of the more general study of relations between language/speaking practices and social meanings (Ochs 1992). » (Günthner, 1996, p. 449).

1.2. Masculinité(s)

Précisons à présent la notion de masculinité telle que nous l'abordons. Notons que nous appliquons une grille d'analyse équivalente pour ce qui concerne la féminité.

Comme le souligne S. Kiesling (2007, pp. 655-656) « la masculinité est une qualité ou un éventail de pratiques (manières habituelles de faire les choses) qui sont associés de manière stéréotypique aux hommes. La 'manière stéréotypique' est importante dans cette phrase, parce qu'une qualité ou pratique n'a pas nécessairement besoin d'être accomplie [performed] par aucun homme en particulier pour être associée à la masculinité. Il n'y a pas non plus nécessité qu'elle soit le fait exclusif des hommes⁸. » Il insiste sur ce côté performatif de la masculinité (et du genre en général), on peut ainsi envisager des hommes non-masculins et des femmes masculines parce que la masculinité est une manière de mettre en œuvre, d'accomplir des pratiques sociales pour les autres comme pour soi⁹. Cette vision du genre nous emmène bien au-delà de la simple recherche de différences entre hommes et femmes dans leurs actes langagiers (Kiesling, 2007, p. 656)¹⁰.

Il n'y a pas non plus un seul type de masculinité (comme un seul type de féminité), comme le souligne encore S. Kiesling (2007, 656-657) : « L'un des stéréotypes les plus évident (mais à nouveau, relativement invisible) à propos des hommes et des masculinités (et du genre) est le présupposé d'une dichotomie catégorique qui sous-tend tout le système de genre. Selon ce stéréotype basique, il y a deux et seulement deux catégories (hommes et femmes, masculinité et féminité) et ils sont typiquement opposés et homogènes. Leur opposition est aussi tout à fait catégorique : les choses que les hommes font sont supposées être des choses qu'aucune femme ne fait. (...) Ainsi, la dichotomie est basique. Une partie de cette dichotomie, cependant, représente la construction de masculinités et féminités 'idéales' – celles qui satisfont parfaitement les stéréotypes de chaque côté de la dichotomie¹¹. »

⁸ « Masculinity is a quality or set of practices (habitual ways of doing things) that is stereotypically connected with men. The 'stereotypically' is important in that sentence, because a quality or practice need not actually be performed by any particular man to be associated with masculinity. Nor need it be exclusively done by men. ».

⁹ *Ibid.*, p. 656 : « First, masculinity is not something inherent to men, but is 'performed'. That is, social practices become associated with men, and these social practices then become seen as masculine (or practices are masculine from the start). Under this view, it is possible to have non-masculine men and masculine women, because masculinity is in how people perform social practices for the world (including themselves). ».

¹⁰ « When gender is viewed in this way, the research on language and gender loses its emphasis on simply finding differences between men and women. ». Voir aussi McElhinny, 1995.

¹¹ « One of the most obvious (but again, relatively invisible) stereotypes about men and masculinities (and gender) is the assumption of categorical dichotomy that underlies the entire gender system. In this basic stereotype, there are two and only two categories (men and women, masculinity and femininity), and they are stereotypically opposite and homogeneous. Their opposition is also completely categorical: things men do are assumed to be things that no women do. (...) So the dichotomy is basic. Part of that dichotomy, though, is the construction of 'ideal' masculinities and femininities – those that fulfill the stereotypes on each side of the dichotomy perfectly. ».

Ainsi, concernant nos informatrices, nous sommes face à des femmes et jeunes filles qui revendiquent une masculinité langagière en fonction de leurs représentations vis-à-vis de celle-ci et en opposition à leurs représentations vis-à-vis de la féminité. Dans la mesure où, d'une part, ces représentations sont inscrites dans celles, majoritaires, de leurs milieux sociaux respectifs, et d'autre part, que leurs pratiques langagières viennent réactualiser.

2. Informatrices et corpus

Le corpus étudié correspond à 3h39 m. d'enregistrements auprès de deux catégories d'informatrices : une femme vivant dans un village à proximité de Meknès et des jeunes filles habitant la ville de Meknès.

Ce corpus a été recueilli dans le cadre de deux enquêtes différentes ayant des objectifs distincts. L'enregistrement de la femme, nous l'appellerons désormais M, s'inscrit dans une enquête sur le genre commencée en 2008. Nous avons ainsi effectué¹² plusieurs enregistrements avec cette informatrice.

M est âgée de la quarantaine (environ 45 ans) et habite à Agourai¹³. Cette informatrice est originaire de Kelaat Sraghna¹⁴. Elle est arrivée à Agourai à l'âge de 12 ans avec ses parents. Elle s'est mariée à 28 ans et elle est mère de deux garçons (de 17 et 15 ans) et d'une fille (de 11 ans).

M travaille habituellement comme journalière agricole et parfois elle seconde son mari, comme vendeuse dans des marchés (souks) de la région. Son mari vend des pièces électriques d'occasion. Ce dernier a des problèmes de santé qui obligent souvent M à aller travailler dans l'agriculture, avec des hommes. Elle vient souvent rendre visite à la famille de l'enquêtrice. Elle est habituée à parler de sa vie privée avec cette dernière et une relation de confiance et d'amitié est déjà établie entre elles depuis 2004.

L'enregistrement avec M que nous avons sélectionné dure 50 minutes. Il s'agit d'une rencontre entre femmes autour d'un café, un après midi d'août 2010. Cette rencontre réunissait cinq femmes (dont l'enquêtrice). La discussion tourne autour de la vie privée de M où elle raconte sa relation à son mari. Elle parle aussi de son travail et de la difficulté de celui-ci qui demande certaines conditions physiques et psychologiques. C'est ainsi que l'enquêtrice a orienté la discussion vers l'usage de registres linguistiques « masculin » / « féminin » et vers les représentations de l'informatrice concernant ses choix linguistiques.

L'enquête auprès des jeunes filles est différente dans ses objectifs et son approche. Elle est menée dans le cadre d'un projet sur le parler jeune à Meknès, l'enquêtrice est entrée dans le réseau social de certaines jeunes filles. Les enregistrements sélectionnés sont au nombre de trois, le premier dure 1h 29 et date du mois de mars 2010. Il réunit trois jeunes filles, K, A, et H, autour d'un café chez l'enquêtrice. Le second enregistrement dure 50 minutes et a été effectué à l'occasion de la soirée d'anniversaire de l'informatrice A. Quatre jeunes filles y ont participé : A, K, S et Sk. Le troisième enregistrement dure 30 minutes et a été effectué lors de l'anniversaire

¹² Tous les enregistrements ont été menés par Karima Ziamari (KZ dans les extraits).

¹³ Agourai est une petite ville située à 20 km au sud de Meknès (Maroc).

¹⁴ Ou El-Kelaa-des-Sraghna, ville située à environ 80 km au nord-est de Marrakech.

d'une autre informatrice (K), et réunit à nouveau cinq participantes : K, A, Sk, S et Sm. C'est le moment des préparatifs pour la fête : confection de gâteaux, séance de maquillage et préparation vestimentaire des jeunes filles.

Les six informatrices, K, A, Sk, S, H et Sm, ont entre 17 et 20 ans, elles sont toutes étudiantes et habitent Meknès. Les extraits de conversations choisis ici ne concernent que A, Sk, S, H et Sm. A et Sk sont deux sœurs qui ont respectivement vingt et dix sept ans. Leur père est commerçant, propriétaire d'un grand dépôt de produits alimentaires et leur mère est femme au foyer. A est étudiante dans une école supérieure privée d'informatique alors que Sk est lycéenne (première année du baccalauréat sciences mathématiques). S est âgée de vingt ans et mariée à un jeune homme qui vit à l'étranger. Elle vit avec ses parents et vient de finir une formation en jardinage. Son père vend des pièces automobiles à la casse de Meknès et sa mère est femme au foyer. H a vingt ans et étudie l'informatique dans la même école que A. Son père est militaire retraité et sa mère est femme au foyer. La dernière informatrice est Sm, la cousine de K. Elle a 18 ans, est lycéenne (deuxième année du baccalauréat de lettres). Son père est fonctionnaire retraité et sa mère est pâtissière.

Ce que les informatrices appellent « parler masculin », ne peut être recueilli aisément sans qu'il soit perçu ou pratiqué de la même façon. D'où la difficulté et la sensibilité d'un tel sujet. Le fait que l'enquêtrice parle, elle aussi, de la même manière a favorisé le recueil des données répondant à notre problématique. Les extraits choisis permettront ainsi de voir que les discussions se font spontanément et sans hésitations.

3. Représentations et pratiques : tentative de définition du langage « masculin »

Les deux contextes d'enquête font apparaître deux types de stratégies. D'une part, pour M, employer un parler « masculin » peut être apparenté à une stratégie de *survie en milieu hostile*, un milieu professionnel majoritairement masculin : le travail journalier dans l'agriculture. D'autre part, pour les jeunes filles, une stratégie qui s'apparente au fait de paraître branchée, entre initiées : parler « comme un gars » mais tout en n'étant pas un « homme comme les autres¹⁵ » permet de se différencier des autres jeunes filles et de souder le groupe autour d'une pratique commune ; un jeu amusant où l'on transgresse les normes. Nous sommes ainsi devant deux contextes d'énonciation, de représentations et de stratégies sociales à travers des pratiques langagières qui à la fois se ressemblent et diffèrent.

3.1. Parler masculin : entre stratégie et contrainte

Pour M, l'emploi d'un parler « masculin » naît d'une nécessité. C'est une forme d'adaptation et d'accommodation pour se faire respecter dans un milieu professionnel rude et pénible.

En effet, la manière de parler « *rižālīya* » (masculine) selon la propre expression de l'informatrice M, est liée au rapport de domination qui peut s'instaurer entre M et des collègues hommes. Plus précisément, c'est une pratique qui, à condition de l'uti-

¹⁵ Voir J. Mossuz-Lavau et A. de Kervasdoué, 1997.

liser à bon escient, permet de renégocier ce rapport pour le neutraliser en se faisant accepter symboliquement comme pair.

Ainsi, comme le souligne S. Kiesling (2007, p. 664)¹⁶, la domination associée à la masculinité peut être employée par n'importe quel locuteur en utilisant un trait linguistique masculin.

Quand l'enquêtrice cherche à savoir comment M parle aux hommes qu'elle côtoie dans son travail, cette dernière avance plusieurs critères déterminant cette domination et cette manière de parler :

M : *u šnu kânqəššəh mʕā-h əl-həḍḍra bāš ma yəʕla š ygūl gādi rā-ni gādi*
Et quoi je durcis ma parole avec lui pour ne pas qu'il domine qu'il dise je vais je vais

nəbgi nəntāqəm mənn-ha nəḍḍər ʕlī-ha
je veux me venger d'elle, je vais dépasser les limites avec elle

KZ : *u kifāš kāthəḍḍri mʕā-hum ?*

Et comment tu parles avec eux ?

M : *ʕəḍḍ-i l-həḍḍra mʕā-hum rižālīya ma kāyən la hādi*

J'ai une façon de parler masculine avec eux, il n'y a ni

KZ : *bhālāš gūli l-i hād-əl-həḍḍra lli ʕənd-ək ?*

C'est comment dis-moi cette façon que tu as de parler ?

M : *hād-əl-həḍḍra bhālāš ? 'ila gāl l-i ši-kəlma nəʕtē-h ʕəšḍra*

Elle est comment cette façon de parler ? S'il me dit un mot je lui en donne dix

KZ : *gūli l-i bhālāš ši-mitāl*

Dis-moi comment, un exemple

M : *'ila gāl l-i zəʕma āji ā hādik-əl-qəhba wəlla āji ā hādik hāda*

S'il me dit quelque chose comme viens espèce de pute-là, ou viens espèce de machin

ngūl l-u ḥtārəm rāš-ək ā lə-ḥmār yā lli wāldī-k lə-ḥmūr

je lui dit respecte-toi toi-même espèce d'âne fils d'ânes

KZ : *ʕla yəqdər ygūl l-ək ?*

pourquoi, il peut te le dire ?

M : *ehh ygūl-ha kāygūlu-ha*

Oui il le dit, ils le disent

M explique clairement que le rapport de force se joue premièrement au niveau langagier et discursif. En effet, il faut avoir le sens de la répartie, être capable de répliquer. Et la réplique doit constituer une contre-attaque décuplée afin de renverser la stratégie de domination. Il est donc nécessaire pour M d'utiliser à son tour l'injure et la violence verbale, comportements langagiers associés au masculin, et ainsi accepter de jouer le jeu qu'on lui impose.

Dans une société comme la société marocaine, le mot « *qəhba* » (pute) est une des insultes les plus fortes qu'on peut adresser à une femme. Le mot « *ḥmār* » (âne) est également très négativement perçu et c'est aussi une insulte forte adressée à un homme. Ainsi, parler comme un homme c'est savoir insulter, passer par la violence verbale, maîtriser la surenchère des mots qui connotent la force et la domination physique et psychologique.

¹⁶ « The dominance associated with masculinity can also be used by any speaker to create dominance by using a linguistic feature that is masculine ».

KZ : *flāš əl-qəḥba zəʕma flāš əl-qəḥba ?*

Pourquoi la pute c'est-à-dire pourquoi la pute ?

M : *kāyḡūl-ha hādīk f fəmm-u hādīk ʕādiya*

Il dit ça c'est dans sa bouche c'est normal

KZ : *hādīk kull-hum ər-rʕāl f fəmm-hum ?*

Cette parole est dans la bouche de tous les hommes ?

M : *kull-hum f fəmm-hum w ʔla xəšʕərti l-u nti l-həḍra kāyhəzz lə-krūši*

Il l'ont tous à la bouche et toi si tu durcis le ton il prend le crochet

u yḡūl l-ək wəllāh ā dīn rəḥḥ-ək¹⁷ hətta nʕəʕ-ək

et il te dit je te jure (maudite soit) la religion de ton Dieu attends un peu que je te défonce

KZ : *ʔwa u nti šnu kāḡūli l-u ʔla ḡāl l-ək dīn rəḥḥ-ək*

Alors et toi qu'est-ce que tu lui dis s'il dit (maudite soit) la religion de ton Dieu

M : *ʔla ḡāl l-i dīn rəḥḥ-ək nḡūl l-u wəllāh ā dīn mḡw-ək*

S'il me dit (maudite soit) la religion de ton Dieu je lui dit je te jure (maudite soit) la religion de ta mère

hətta nʕəʕrəḡ l-ək āna wəžh-ək māši illa nʕəʕ-ək

moi je te déchiquète le visage, je vais pas seulement te défoncer

KZ : *əwa ?*

Alors ?

M : *šāfi*

C'est tout

KZ : *u ma yʕāwəd š yṯanni-ha mʕā-k ?*

Et il ne recommence plus avec toi ?

M : *šāfi ma yʕāwəd š šāfi kānəʕī-h əl-həḍra l-ləwwla ʔla žbəd-ni*

C'est tout, il recommence plus, c'est tout, je lui donne un premier mot s'il me provoque

kānəʕī-h žuž həḍrāt kāyəskət

je lui en donne deux, il se tait

Si la femme ne réplique pas des insultes très fortes comme *dīn mḡw-ək* ([maudite soit] la religion de ta mère) ou *hətta nʕəʕrəḡ l-ək āna wəžh-ək* (moi je te déchiquète le visage), elle sera subordonnée et rabaisée, méprisée, ainsi que l'explique M dans l'extrait suivant :

KZ : *u lə-ʕyālāt ʔla matālan ma žāwbāt-u š*

et les femmes, si par exemple elle ne lui répond pas

hāka qāšḥa šnu kāyəbqa

comme ça avec dureté qu'est ce qui demeure

M : *kāyəḡləbū-ha*

Ils l'abattent

KZ : *bḥālāš ?*

Comment ?

M : *kāyəḡqəḥ-ha*

Il la méprise

¹⁷ Voir aussi l'usage du mot blasphématoire *rəbb-ək* (ton Dieu) par les hommes que note D. Morsly, dans un article dédié à la question de l'insécurité linguistique chez des informatrices algériennes (1998, p. 89) : « [rabbek] "ton Dieu !" est un juron très utilisé par les hommes. ». Elle ajoute qu'en ce qui concerne les attitudes des informatrices algériennes, l'usage de ce mot reste « impensable » (*Ibid.*).

Selon M, ce parler nécessite que la femme n'ait pas *froid aux yeux*, qu'elle ait le courage de répondre. Le courage, l'aplomb, étant là encore des caractéristiques généralement associées au masculin. Le passage à une forme masculine dans le langage n'est donc pas évident pour toutes les femmes :

KZ : *u kāyən ši-šyālāt ma kāyhəḍru š*

Et y a-t-il des femmes qui ne parlent pas ?

M : *ma kāyhəḍru š waxxa yšəḥḥəq l-ha gāš mən sās-ha l rās-ha*

Elles ne parlent pas même s'il l'insulte carrément de haut en bas (de sa racine à sa tête)

KZ : *šnu yəqdər ygūl l-ha matālan*

Qu'est-ce qu'il peut lui dire par exemple

M : *waxxa ygūl l-ha lli ma gāl l-ha yā əl-qəḥba yənšəl*

Même s'il lui dit tout ce qu'il pourrait lui dire, espèce de pute, maudite soit

dīn nḥ-ək yənšəl dīn rəḥḥ-ək wāš gātkūni u ma kātəḥḍər š

la religion de ta mère, maudit soit ton Dieu et tu es qui ? et elle ne parle pas,

lli hiyya xəwwāfa ma kātrədd š

celle qui est peureuse ne réplique pas

Si la répartie et l'aplomb sont caractéristiques du langage masculin, en contrepoint, le silence est quant à lui associé au langage et aux comportements féminins¹⁸. La femme qui reste silencieuse vis-à-vis de l'homme qui la provoque et l'insulte perd la bataille de la domination et sera donc systématiquement dénigrée et rabaisée. Le silence, dans ce cas, est synonyme d'effacement, de soumission. Ce silence concernerait surtout les femmes célibataires car, si on tolère momentanément des femmes mariées qu'elles insultent, c'est, comme l'explique M dans l'extrait suivant, pour défendre l'honneur du mari absent :

KZ : *u šlāš nti matālan ma kātsəkti š ?*

Et pourquoi toi par exemple tu ne te tais pas ?

M : *lla ma kānəskət š āna šənd-i r-rāžəl ma nəskət š*

Non, je ne me tais pas, moi j'ai un mari je ne me tais pas

KZ : *u šla hūma ma šənd-hum š rāžəl-hum ?*

Et pourquoi elles, elles n'ont pas de mari ?

M : *ma šənd-ha š rāžəl-ha hādīk*

Elle n'a pas de mari celle-là

KZ : *təqdər wəḥda ykūn rāžəl-ha u təskət ?*

Il se peut qu'une soit mariée et qu'elle se taise ?

M : *gāš mərt ər-rāžəl ma təskət š*

Toute femme mariée (femme de l'homme) ne se tait pas

On comprend donc que ce droit à la parole est particulièrement réglementé et qu'il nous faut donc voir au-delà des apparences. En effet, si cette stratégie langagière permet pour un moment de renverser, ou tout du moins d'atténuer le rapport de domination, elle vient également en quelque sorte renforcer, réactualiser celui-ci. Puis-

¹⁸ D. Morsly (1998, p. 82) note que « [c]es “condamnations” au silence ou au murmure sont en fait déterminées par l'interdit qui frappe la voix des femmes. Il s'agit moins de ne pas parler que de ne pas élever, au sens de ne pas faire entendre sa voix quand on est une femme. La voix des femmes ne doit pas être entendue pas les hommes. ».

que si l'on accepte d'une femme mariée qu'elle parle comme un homme c'est surtout parce qu'en l'absence de son mari elle se doit de prendre soin de préserver l'honneur de celui-ci. Ainsi, elle doit momentanément jouer un rôle d'homme, remplacer symboliquement l'homme absent. De ce point de vue il n'y aurait pas vraiment transgression de l'ordre social genré, ni émancipation de la locutrice par rapport à celui-ci. Cela étant, M a de sa pratique langagière une vision assez positive : « *hād-əl-həḍḍa kātšəllək-ni* » (cette manière de parler m'arrange, me facilite la vie), elle la trouve utile et dit l'employer la plupart du temps. Elle éveille même l'envie des autres femmes travaillant avec elle qui n'osent pas l'imiter :

KZ : *u lə-šyālāt lli kāyxədmu mšā-k u ma kāyqədrū š yzāwbu dūk-əḥ-ṛzāl*

Et les femmes qui travaillent avec toi et qui ne peuvent pas répondre à ces hommes

ma kāyəbqāw š ygūlu l-ək ehh ā M nti bəšda kātšāwbi

elles ne te disent pas « oh M au moins toi tu réponds ! »

M : *kāygūlu l-i səšdāt-ək*

Elles me disent tu as de la chance

KZ : *səšdāt-ək šlāš ?*

Tu as de la chance pourquoi ?

M : *səšdāt-ək nti kātšāwbi šla ṛāš-ək*

Tu as de la chance toi tu te défends

M souhaite également que sa fille suive ses traces et puisse user de cette « dureté », il s'agit même pour elle d'une question d'honneur :

KZ : *bḡīt-ha tkūn bhāl hakkāk*

Tu voudrais qu'elle soit comme toi comme ça

M : *bḡīt-ha tkūn bhāl hakkāk tkūn qbīha bhāl-i*

Je veux qu'elle soit comme ça, qu'elle soit méchante comme moi

KZ : *šlāš zəšma*

Pourquoi, c'est-à-dire ?

M : *ḥəṛša (...) tkūn ḥəṛša*

Dure (...) qu'elle soit dure

KZ : *šlāš ?*

Pourquoi ?

M : *bāš tkūn mžəṛṛda ma tžīb š əd-dəll*

Pour qu'elle soit avertie, qu'elle ne ramène pas le déshonneur

Toutefois, dans sa vie de couple, M se doit de reprendre son rôle féminin, d'épouse, et d'employer un parler « respectueux » (*məḥtārəm*) avec son mari :

KZ : *u dāba bhāl matālan mša ṛāžl-ək kāthəḍḍi hākka kātḡūli l-u*

Et alors par exemple avec ton mari tu parles comme ça, tu lui dis

llāh yəḥṛəq rəḥḥ-ək

maudit soit ton Dieu

M : *lla məḥtārəmīn bəšḍiyyāt-na ma ṛəḥḥəḥ li-yya ma nṛəḥḥəḥ*

Non, on se respecte entre nous, il ne blasphème pas devant moi, je ne blasphème pas

lī-h īla fləḥḥ hūwa šāyər-ni āna ma kānšāyər-u š ma kānṛədd š šlī-h

devant lui, si ça lui échappe, que lui il m'insulte, moi je ne l'insulte pas, je ne lui réponds

pas

Même si elle est insultée par son mari, M ne répond pas. Le silence remplace la répartie, les injures, la violence verbale, cédant la place à un parler « féminin » poli,

ou comme dit M, ci-après, « sakk^wər » (sucré). Sur la politesse, souvent associée au féminin, S. Kiesling (2007, p. 666) rappelle que « les études portant sur le thème genre et politesse montrent généralement que les hommes ont tendance à être moins polis (utilisent plus de stratégies directes sans faire attention à la face) et sont particulièrement moins positivement polis que les femmes (Holmes, 1995) » et qu'il y a également des différences de niveau de politesse en fonction du genre de l'interlocuteur, la tendance est au moindre niveau de politesse entre hommes et au plus haut entre femmes¹⁹. Il s'agit bien de tendances, rien de figé n'est à dégager dans ce domaine, qui sont à la fois le fruit et la reproduction de représentations sociales de genre :

KZ : *u niyya mn̄n k̄ānəʕsi mʕā-h ma k̄ātbāni š h̄əʕša*

Et toi, quand tu couches avec lui, tu ne te montres pas dure

M : *lla d̄ik-əs-sāʕa k̄ānəʕt̄āb̄*

Non, à ce moment là je m'adoucis

KZ : *k̄ifāš k̄ātd̄iri t̄əʕt̄ābi, k̄ātr̄əʕʕi*

Comment tu t'adoucis, tu deviens

M : (en parlant lentement et doucement) *k̄ānəʕʕəʕ sakk^wər*

Je deviens sucre (sucrée)

KZ : *ma k̄āyəbqa f̄i-k la xb̄āta la*

Il ne reste en toi ni méchanceté ni

M : *ābādan d̄āk-əš-ši k̄āywəlli šāym̄oʕi lāym̄oʕi*

Jamais ça devient silencieux discret

KZ : *k̄ifāš šāym̄oʕi lāym̄oʕi ?*

Comment ça silencieux discret ?

M : *šāfi k̄ānwəll̄iw dr̄āwəš*

C'est bon nous devenons gentils

KZ : *k̄ātwəlli d̄ik-əs-sāʕa m̄ra*

Tu deviens à ce moment-là une femme

M : *m̄ra nišān*

Une femme, absolument

3.2. Quand parler « masculin » rime avec frime entre initiées

Pour les jeunes filles, la masculinité s'exprime aussi par l'agressivité et la dureté : *h̄r̄əš* (rugueux), *q̄āšəh* (dur) :

KZ : *u šnu h̄īya əʕ-ʕruʕūla ?*

Et c'est quoi la masculinité ?

S : *əʕ-ʕruʕūla anna bn̄ādəm ykūn ʕāʕəl hiyya*

La masculinité c'est qu'une personne devienne un homme, c'est

Sm : *ykūn h̄r̄əš*

¹⁹ « Studies of gender and politeness generally show that men tend to be less polite (use more direct strategies without paying attention to face) and are especially less positively polite, than women (Holmes 1995). There are also significant differences in level of politeness depending on the gender of the other participant. In general, the fewest politeness strategies are seen in conversations among men and the most politeness among women, with mixed-gender conversations falling in between. All of these patterns are tendencies; while the differences among these gender situations are significant, they are not categorical. ».

Il devient rugueux

S : *qāṣəḥ f əl-muṣāmalā dyāl-u*

Dur dans son comportement

KZ : *šnu zəṣma ḥrəš ?*

C'est quoi alors rugueux ?

Sm : (...) *qlīl fāš kātəlqāy-əh kāyədḥək*

C'est rare que tu le surprennes en train de rire

La féminité chez ces informatrices définit le non-masculin. Elle est associée au respect, aux bonnes mœurs. Elle est synonyme de parler doucement sans crier²⁰, saluer gentiment, sans faire la bise, geste lié à l'art de se conserver (voir l'extrait ci-dessous). Toutes caractéristiques traditionnelles, communément admises, d'un langage féminin, comme celles que cite F. Sadiqi (2003, pp. 152) : un langage « indirect », l'usage de diminutifs, d'euphémismes, de la politesse, d'expressions formulaires de serments et de supplications (...). Toutes choses que les informatrices connaissent et manient dans d'autres contextes, mais lorsqu'elles se retrouvent entre elles, entre initiées, l'usage du langage « masculin » constitue un espace de liberté à la fois linguistique, l'aspect ludique et humoristique est très présent, et comportemental vis-à-vis des normes socio-langagières :

S : *lə-bnāt u lə-drāri kull-ši kāyəkmi ma bqiṭi š tāṭṣəṭfi əl-bənt*

Les filles et les garçons tout le monde fume tu ne reconnais plus la fille,
ma bqāt š əl-?unūta bəṣda gāṣ

la féminité a carrément disparu

KZ : *šnu zəṣma əl-'unūta ?*

C'est quoi alors la féminité ?

S : *əl-?unūta ɕa veut dire əl-bənt tkūn məḥtārma*

La féminité ça veut dire que la fille est respectueuse

Sm : *təḥdər b šwīya tkūn m ?ədba*

Elle parle doucement, elle doit être polie

S : *u təḥdər b šwīya u tsəlləm gentiment māši tsəlləm b la bise lāḥəqqāš*

Et elle parle doucement et elle salue gentiment pas avec la bise parce que

ḥəttā dīk-la bise mṣa əd-dərri ma kātəbqa š ɕənd-ha əl- ?unūta

même la bise avec un garçon et elle perd la féminité

KZ : *yəṣni āna gādi nbūs-u zūž būsāt ṣāfi moḥ moḥ*

C'est-à-dire moi je l'embrasserai deux fois c'est tout mouah mouah

ṣāfi əl-?unūta tšəttāt ?

c'est bon la féminité est éclatée ?

S : *lla wa lli lqāt-u tsəlləm ɕlī-h b la bise*

Non, mais celui qu'elle trouve elle lui fait la bise

(...) *əl-?unūta ḥīyya bnādəm ykūn məḥtārəm*

(...) la féminité c'est que la personne doit être respectueuse

Sm : *mḥāfəḍ ɕla rāš-u*

Qu'il se conserve

²⁰ D. Morsly (1998, p. 84) note encore : « L'interdit pèse, donc, sur la parole mais aussi sur toute forme d'expression qui entraîne le dévoilement de la voix, son expression sonore devant les hommes ou en public. ».

Nous avons moins d'éléments concernant les représentations et usages du parler « masculin » pour les jeunes filles que pour M. Mais il nous semble que leurs représentations concernant les attitudes masculines et féminines se rejoignent. Néanmoins, ce sont surtout les contextes et les enjeux de cette pratique qui sont très différents. D'une part, l'enjeu est moindre que pour M et, d'autre part, il s'agit d'une pratique de groupe. L'aspect renversement de la domination en est absent. Et cette pratique est bien plus l'occasion de tracer une limite inclusive/exclusive entre les initiées et les autres. La transgression se passe dans un cadre maîtrisé par les locutrices. Ainsi, il est tout à fait possible pour elles d'employer leur parler « masculin » avec des garçons, à conditions que ceux-ci soient membres du groupe mixte de pairs. On peut avancer que les critères d'âge et de milieu social sont déterminants dans la mesure où l'on peut se demander si ces jeunes filles garderont cette pratique une fois entrées dans la vie adulte, une fois mariées²¹ et si le groupe de pairs se délite. De même, ne pouvant présumer des milieux professionnels qu'elles intégreront, il n'est pas certain qu'elles travaillent dans un secteur plutôt masculin et qu'elles se retrouvent dans une situation similaire à M les obligeant à faire usage du parler « masculin » comme stratégie de *survie*.

Enfin, la dimension ludique et humoristique de ce parler est bien plus évidente avec les jeunes filles qu'avec M.

3.3. Parler « masculin » : caractéristiques linguistiques

Au niveau formel, le parler « masculin » des informatrices se matérialise dans leur usage des termes d'adresse, du genre grammatical masculin, de l'emphase phonétique ou encore d'un certain lexique.

3.3.1. Les termes d'adresse

Nous remarquons l'usage de termes d'adresse au masculin. Deux termes reviennent très souvent chez nos jeunes informatrices lorsqu'elles s'interpellent entre elles : « *ṣāḥb-i* » (mon pote) et « *xū-ya* », comme dans les extraits qui suivent :

Sk : *wā ṣāfi ā ṣāḥb-i kālmi*

Alors assez mon pote calme-toi

Sk : *wā llaḥ yaṣfu ā xū-ya llaḥ yaṣfu*

Et Dieu nous délivre du mal mon frère Dieu nous délivre du mal

Le pronom indépendant « *nta* » (toi, *masc.*) est employé au lieu de « *nti* »²² (toi, *fem.*), que ce soit pour s'adresser à l'enquêtrice (1) ou entre elles (2) :

(1)

KZ : *nṭalṣu at-təbwīqa*

On fait monter la défonce

Sk : *ḥla nta dyāl winṣoṇ ā kāza ā ṣāḥb-i kātəṣtək əṛ-rəḥ dīma hāzza*

²¹ S, on l'a vu plus haut, est déjà mariée. Mais son mari vivant à l'étranger et elle chez ses parents, on peut considérer qu'elle n'est pas encore pleinement entrée dans la vie conjugale.

²² Bien sûr, la distinction de genre dans le pronom indépendant de deuxième personne du singulier n'est pas la règle dans toutes les régions du Maroc. En effet, on emploie *nta*, sans distinction de genre, dans le parler citadin de Rabat. Mais ce n'est pas le cas à Meknès.

Pourquoi toi tu fumes des Winston, Casa (Casa Sport) mon pote elle sauve l'âme toujours pleine de nicotine

(2)

S : *ḡāydūz hādāk wā b əl-ḡimāra āna lli kānvōṭē ʕlī-h āna wiyyā-h ṛā-h*

L'autre il passera et la preuve c'est que c'est moi qui vote pour lui, lui et moi

kānət^sʕarfu ā šāhəbt-i āš kāngūl l-ək ā ṣ-ṣāta

on se connaît mon amie qu'est ce que je te dis eh ma pote

Sk : *nta lli ʕənd-ək əl-ʕāqa hətta hna kānvōṭēw ʕlī-h ḡē nta lli kātʕəmməṛ*

C'est toi qui as du blé nous aussi nous votons pour lui, y a que toi qui recharges (ton portable)

Dans ce dernier extrait, Sk répond à S avec *nta* alors même que S avait employé des termes d'adresse au féminin : *ā šāhəbt-i* (mon amie), *ā ṣ-ṣāta* (ma pote).

Il faut noter que les termes d'adresse au masculin ne sont pas employés par l'informatrice M. Le fait que les jeunes filles aient été enregistrées en groupe peut expliquer cette différence. Il nous semble néanmoins que l'emploi fréquent de ces termes d'adresse serait plutôt lié au besoin de paraître branchée et aux pratiques propres au groupe de pairs.

3.3.2. Le genre grammatical

Le genre grammatical masculin est utilisé pour des verbes, des pronoms ou des adjectifs faisant référence à une jeune femme²³.

Dans le corpus, les jeunes informatrices, contrairement à M, emploient certains verbes conjugués à la deuxième personne du masculin singulier au lieu de la deuxième personne du féminin attendue :

S (s'adressant à Sk) : *ṭūb ʕlī-k kātəfhəm-ni*

C'est cool tu me comprends

Ainsi, S dit *kātəfhəm-ni* au lieu de la forme attendue *kātəfhəmī-ni*.

Le pronom possessif de deuxième personne du singulier varie en genre uniquement avec certaines particules ou constructions syntaxiques figées comme *ṛā-* ou *mā l-* (masculin : *ṛā-k*, *mā l-ək*, féminin : *ṛā-ki*, *mā l-ki*). Là encore, c'est la forme masculine qu'emploient les informatrices :

Sk : *ṛā-k tamma*

Tu es bien là (tu assures vraiment)

S : *ṛā-k dīma f əl-bāl*

Tu es toujours dans l'esprit (tu assures aussi)

L'usage du genre grammatical masculin touche aussi les adjectifs et participes. L'extrait qui suit montre l'appropriation du genre grammatical masculin par une jeune informatrice, le participe *məqtōṣ* est au masculin singulier, au lieu du féminin *məqtōṣa*.

S : *wā ṛā-ni məqtōṣ žību l-i ḡī šī-səbsi*

Eh je suis en manque apportez-moi juste une pipe à kif

Sk : *wā ʕlāh yəṣfu ā xū-ya ʕlāh yəṣfu*

Dieu nous préserve du mal mon frère Dieu nous préserve du mal

²³ Là aussi, il faut noter qu'à Meknès il y a généralement distinction de genre.

La manière d'être branchée chez les jeunes filles, en passant par le genre grammatical masculin, présente également une particularité quant à l'usage des verbes. Le fait de s'amuser et de transgresser les normes grammaticales amène ces jeunes informatrices à employer non seulement le masculin à la deuxième personne du singulier, mais également la troisième personne du masculin singulier (il) à la place de la deuxième personne du singulier. Comme dans l'extrait suivant :

Sk : *āš kāyḡākonnṭē ?*

Qu'est-ce qu'il raconte ?

S : *ma kānḡākonnṭē wālo*

Je raconte rien de particulier

3.3.3. Phonétique

Le parler « masculin » tel qu'il est perçu et présenté par nos informatrices se caractérise également par l'emphase au niveau phonétique. Ainsi certains phonèmes, même s'ils ne sont pas emphatiques, sont emphatisés par les informatrices :

ər-ɾwē::dā (Sk)

la roue

wa fē::ḡ (S)

alors où

yħəf-d-ə::k (S)

Dieu te préserve

kāryān (M)

une carrière

Il faut souligner que ce phénomène d'emphase phonétique est souvent accompagné, chez les jeunes filles, d'un allongement vocalique.

L'opposition féminin/masculin est également rendue par l'affrication de /t/, [t^s] étant perçu comme féminin et [t^h] masculin :

KZ : *ħəttā lə-mṛa kātgūl*

Même la femme dit

M : *wa šno ! « wī::l-i ʕla fṣāla ʕənd-ha šħāl zī::na ā x^h - i »*

Eh quoi (bien sûr) ! « Mince quel beau morceau elle a ! Combien elle est belle oh ma sœur ! »

KZ : *mazāla kātxədmī ?*

Tu travailles toujours ?

M : *mazāla kānəxdəm ʕla kṛṛ-i ā xīyy^h-i*

Je travaille toujours pour mon petit cul, ma sœur

M : *ʕənd-u ḡā mṛīwīd dyāl lə-kħūl ā x^h-i*

Il a seulement (une petite bite qui ressemble à) un bâton pour le khôl, ma sœur

Pour les jeunes filles, l'exemple suivant est extrait d'une conversation sur la définition de la féminité, liée à l'hymen. La perte de l'hymen pour S (mariée et ayant consommé le mariage) est synonyme de la perte de la féminité. Quand l'enquêtrice l'intimide et emploie un langage cru et perçu comme très masculin, l'informatrice, gênée, répond en affriquant le /t/ en [t^s].

KZ : *bħālāš, kāyəħwī-ha zəʕma ?*

Comment, il la baise alors ?

(Rire des autres)

D'ailleurs, M confirme que l'inverse, l'emploi des mots désignant l'organe génital féminin, n'est pas en usage dans le cadre de ce parler « masculin » :

KZ : *ma kātḡūlū š rxi mǎnn-i ā tǧḡḡōn-i ?*

Vous ne dites pas lâche-moi mon vagin ?

M : *lla*

Non

Les insultes sont fortement associées au parler « masculin ». Le corpus offre beaucoup d'exemple d'insultes dites masculines aussi bien chez les jeunes informatrices que chez M. Ces insultes, directes et crues souvent, véhiculent une violence verbale utilisant notamment des expressions blasphématoires (*rǧḡḡ*, « Dieu ») ou concernant la mère (*mǧm-ǧk*, « ta mère »), toujours en lien avec la religion.

Au-delà des insultes, dont nous avons de nombreux exemples dans les extraits précédemment présentés, les informatrices utilisent de nombreuses références sexuelles avec un point de vue machiste hétérosexuel :

H : *nnūḡ nǧšrǧk ḡīn mǧm-ha*

Je risque de lui déchirer le périnée, sa mère

Sk : *wa nǧri ā šǧḡḡbi žǧrra rǧmok moḡā-ha*

Mince mon pote, elle tire une remorque derrière elle (son cul ressemble à un remorque)

Parlant d'une femme dont la réputation est d'être lesbienne, *mḡǧžžla* (masculine) comme les informatrices la désignent :

H : *ma lqāt š lli yǧšḡih l-ha, bǧššāh ma lqāt š lli yǧšḡī-h*

Elle n'a pas trouvé celui qui le lui donne, c'est vrai elle n'a pas trouvé celui qui le lui donne

l ḡīn mǧm-ha ywǧsl-u l-ha ḡḡḡta l lǧ-ḡlǧqǧm

jusqu'à la religion de sa mère (qui la défonce à fond) qui lui enfonce jusqu'à la gorge

4. Conclusion

Notre étude part d'un positionnement par rapport à la notion du genre dans les pratiques langagières de certaines femmes. Des femmes qui affirment parler « masculin ». Les premières réflexions que l'on peut dégager à ce stade sont que cette pratique est corrélée au profil social et sociolinguistique des informatrices. D'abord, une informatrice pour laquelle cette pratique est vitale. C'est une forme de contrainte sociale et symbolique que cette dernière se doit d'accepter et de maîtriser. Il en va de sa fierté et de sa dignité. Ensuite, parler comme un « gars », c'est, entre jeunes femmes instruites, non-mariées, urbaines, un jeu amusant, plaisant, où l'on joue un rôle, où l'on acquiert une liberté de parole qui transgresse la norme pesante de la retenue qu'on attend d'une jeune femme.

Les enjeux diffèrent mais les formes linguistiques et symboliques sont similaires. Parler « masculin » pour nos informatrices sous-entend également une superposition de registres. Elles font preuve d'une grande potentialité d'adaptation, elles connaissent le registre linguistique, le lexique de certains hommes, ceux qui représentent la masculinité dont elles se réclament :

KZ : *šnu matālan ǧl-mǧšyūr lli kāyḡūl l-hum rǧžǧl w ma tǧqdǧr š lǧ-mḡra tḡūl-hūm*

C'est quoi par exemple les insultes que disent les hommes et que ne peut pas dire une femme ?

M : *llāh yǧnšǧl ḡīn mǧm-ǧk llāh yǧnšǧl žǧdd tǧšilt bǧbā-k*

Que Dieu maudisse la religion de ta mère, maudit soit l'ancêtre de tes aïeux paternels *yā l-ḥmār yā az-zāmāl yā wāld al-fāfla yā wāld at-tārka*
 espèce d'âne, espèce de pédé, fils de pute, fils de putain

Nos informatrices savent déguiser leurs pratiques linguistiques, se changeant en femmes ou en hommes en fonction du jeu de rôle proposé. Or nous avons vu que ces rôles *féminins* et *masculins* sont stéréotypés. Ainsi, le fait de changer de rôle est une forme de transgression, maîtrisée et circonscrite à certains contextes, mais une transgression qui ne remet pas en cause ces stéréotypes et vient au contraire les renforcer.

D'une certaine manière, elles ressemblent aux Hijras en Inde. Les Hijras sont nées garçons mais se présentent généralement comme des femmes et construisent leur identité de genre en empruntant des pratiques linguistiques féminines et masculines (Kiesling, 2007, p. 664). Ainsi Hall et O'Donovan (1996), cités par Kiesling (*Ibid.*), mettent en avant le lien étroit entre domination et masculinité. Pour eux, la masculinité n'est pas seulement véhiculée par la domination mais surtout les formes linguistiques masculines peuvent être employées pour construire une domination²⁵.

« Nous sommes tou-te-s comme les Hijras²⁶ », selon l'expression de D. Cameron (1996, p. 46, citée par Davies and Elder, 2005, p.12), « c'est-à-dire que nous faisons tou-te-s un usage variable de formes linguistiques, styles et/ou registres qui sont culturellement et idéologiquement codés comme masculins ou féminins dans le but de contruire notre identité en fonction du moment et du contexte²⁷. » Ainsi, comme le résumait Davies and Elder (*Ibid.*), « ce que les Hijras rendent transparent, alors, est l'usage variable que les hommes et femmes "ordinaires" font des répertoires linguistiques conventionnellement associés à l'autre genre. Une telle variation témoigne des grands rôles assignés aux individus selon la thèse de la performativité de Butler²⁸. »

L'étude du codage du genre dans la société marocaine actuelle reste un vaste champ à explorer plus avant. Nous observons de nombreux changements fort intéressants. Par exemple, des hommes commencent aussi à employer une forme de féminité linguistique. Cela reste circonscrit à la sphère de l'intime, entre petits-amis : tandis que le garçon s'adresse à la fille au masculin, « *fīn a šāḥb-i* » (où es-tu mon ami), elle s'adresse à lui au féminin, « *hā āna ā šāḥbt-i* » (me voilà mon amie). Les pistes de recherches sont riches, mais beaucoup reste à faire.

²⁵ « Hall and O'Donovan's work shows us that dominance and masculinity can be tightly connected, to the point that we find not only dominance constructing masculinity, but also masculine forms being used to construct dominance. » (Kiesling, 2007, p. 664).

²⁶ « we are all like the hijras ».

²⁷ « That is, we all make variable use of linguistic forms, styles, and/or genres that are culturally and ideologically coded as masculine or feminine in order to construct our identities from moment to moment, and from context to context. » (Davies and Elder, 2005, p.12).

²⁸ « What the hijras make transparent, then, is the variable use that "ordinary" men and women make of linguistic repertoires conventionally associated with the other gender. Such variability is testimony to the greater agency ascribed to individuals under Butler's performativity thesis. ».

RÉFÉRENCES

- Aebischer, Verena; *Les femmes et le langage : représentations sociale d'une différence*, Paris: Presses Universitaires de France, 1985.
- Aebischer, Verena et Forel, Claire (Ed.); *Parlers masculins, Parlers féminins ?*, Neuchâtel-Paris: Delachaux et Niestlé, 1983.
- Butler, Judith; *Gender Trouble: Feminism and the Subversion of Identity*, New York-London: Routledge, 1990.
- Cameron, Deborah; « The language-gender interface: challenging co-optation », in Bergvall, V., Bing, J. and Freed, A. (Ed.), *Rethinking language and gender research: theory and practice*, London: Longman, 1996, pp. 31-53.
- Davies, Alan and Elder, Catherine (Eds.); *The handbook of applied linguistics*, Oxford: Balckwell Publishing, 2005.
- Dorlin, Elsa; *Sexe, genre et sexualités*, Paris: Presses Universitaires de France, coll. Philosophies, 2008.
- Eckert, Penelope and McConnell-Ginet, Sally; *Language and gender*, Cambridge: Cambridge University Press, 2003.
- Freed, Alice and Greenwood, Alice; « Women, men, and type of talk: what makes the difference ». *Language in Society*, (25/1, 1996), pp. 1-26.
- Galli De'Paratesi, Nora; « Les mots tabous et la femme ». in Aebischer, V. et Forel, C. (Ed.), *Parlers masculins, Parlers féminins ?*, Neuchâtel-Paris: Delachaux et Niestlé, 1983, pp 65-77.
- Goffman, Erving; « The arrangement between the sexes ». *Theory and Society* (n° 4, 1977), pp. 301-331.
- Günthner, Susanne; « Male-female speaking practices across cultures », in Hellinger, M. and Ammon, U. (Ed.), *Contrastive Sociolinguistics*, Berlin-New York: Mouton de Gruyter, 1996, pp. 447-473.
- Haeri, Niloofar; « Male/female differences in speech: An alternative interpretation », in Denning, K. M. and al., *Variation in language, NWAV-XV at Stanford*, Stanford: Stanford university, 1987, pp. 173-182.
- Hall, Kira, and O'Donovan, Veronica; « Shifting gender positions among Hindi-speaking Hijras », in Bergvall, V., Bing J. and Freed A. (Ed.), *Rethinking language and gender research: theory and practice*, London: Longman, 1996, pp. 228-266.
- Holmes, Janet; *Women, men and politeness*. New York: Longman, 1995.
- Houdebine-Gravaud, Anne-Marie; « Trente ans de recherche sur la différence sexuelle, ou le langage des femmes et la sexuation dans la langue, le discours, les images ». *Langage et société* (n° 106, décembre 2003), pp. 33-61.
- Irvine, Judith and Gal, Susan; « Language ideology and linguistic differentiation », in Kroskrity, P. V. (Ed.), *Regimes of Language: Ideologies, Politics, and Identities*. Santa Fe: School of American Research Press, 2000, pp. 35-83.
- Kessler, Susan and McKenna, Wendy; *Gender : An ethnomethodological approach*, Chicago: University of Chicago Press, 1978.

- Kiesling, Scott; « Men, Masculinities, and Language ». *Language and Linguistics Compass* (1/6, 2007), pp. 653-673.
- McElhinny, Bonnie; « Challenging hegemonic masculinities: female and male police officers handling domestic violence », in Hall, K. & Bucholtz, M. (Ed.), *Gender articulated: language and the socially constructed self*, New York: Routledge, 1995, pp. 217-243.
- Morsly, Dalila; « Femmes algériennes et insécurité linguistique ». in Singy, P. (Dir.), *Les femmes et la langue : l'insécurité linguistique en question*, Lausanne: Delachaux et Niestlé, 1998, pp 75-97.
- Mossuz-Lavau, Janine et Kervasdoué, Anne de; *Les femmes ne sont pas des hommes comme les autres*, Paris: Odile Jacob, 1997.
- Ochs, Elinor; « Indexing gender », in Duranti, A. and Goodwin, C. (Ed.), *Rethinking context: Language as an international phenomenon*, Cambridge: Cambridge University Press, 1992, pp. 335-358.
- Pereira, Christophe; « Les mots de la sexualité dans l'arabe de Tripoli (Libye) : désémantisation, grammaticalisation et innovations linguistiques ». *L'Année du Maghreb* (VI, 2010) [En ligne : <http://anneemaghreb.revues.org/836>].
- Rosenhouse, Judith; « Women's speech and language variation in Arabic dialects ». *Al-'Arabiyya* (n°31, 1998), pp. 123-152.
- Sadiqi, Fatima; *Women, Gender and Language in Morocco*, Leiden-Boston: Brill, 2003.
- Walters, Keith; « Women, Men and Linguistic Variation in the Arab World », in Comrie, B. and Eid, M. (Ed.), *Perspectives on Arabic Linguistics III*, Amsterdam-Philadelphia: John Benjamins, 1991, pp. 199-229.
- West, Candice and Zimmerman, Don; « Doing gender ». *Gender & Society* (1/2, 1987), pp. 125-151.